

Libretto

WILLIAM SAROYAN

FOLIE DANS LA FAMILLE

nouvelles

Traduit de l'américain par
VALÉRIE DAYRE

Préface de
ÉRIC NEUHOFF

libretto

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE
CYNTHIA LIEBOW

Titre original :
Madness in the Family

Ce titre a précédemment paru en français aux Éditions Ergo Press en 1989.
Première publication aux États-Unis en 1988, New Directions Publishing
Corporation.

© 1988, by Leo Hamalian.
© 1988, by New Directions Publishing Corporation.
© 1988, by The Saroyan Foundation.
© Buchet/Chastel, Paris, 2003, pour la présente édition.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0735-6

Né le 31 août 1908 à Fresno, en Californie, dans une famille d'immigrants arméniens originaires de la ville de Bitlis aujourd'hui en Turquie, William Saroyan perdit son père à l'âge de trois ans et fut envoyé en orphelinat avant que la fratrie soit de nouveau reconstituée cinq ans plus tard autour de la mère. Autodidacte rapidement décidé à embrasser la carrière d'écrivain, William Saroyan quitta l'école à l'âge de quinze ans et publia ses premiers articles au début des années trente. La notoriété viendra avec la nouvelle *L'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant* parue dans *Story Magazine* en 1934. Débute alors une longue carrière jalonnée de prestigieuses distinctions – prix Pulitzer, New York Drama Critics Circle Award, oscar du meilleur scénario pour *The Human Comedy* qui deviendra ensuite le roman *Une comédie humaine* –, mais aussi de déconvenues notamment liées à l'assuétude à l'alcool. Installé à Paris à partir de 1958, joueur invétéré, William Saroyan continua d'écrire avec une infinie tendresse sur le milieu de son enfance et le déracinement. Il est mort le 18 mai 1981 à Fresno à l'âge de soixante-douze ans des suites d'un cancer. Ses cendres, à sa demande, furent enterrées pour partie à Fresno et pour partie en Arménie. *Une comédie humaine* ou *Folie dans la famille* sont autant d'histoires qui témoignent d'une Amérique difficile pour les émigrants mais sur laquelle William Saroyan porta sa vie durant un regard empreint d'une immense humanité.

PRÉFACE

Dans *Tirez sur le pianiste*, Charles Aznavour s'appelait Saroyan. C'était un hommage de Truffaut à un écrivain qu'il aimait. Dans le film, le pianiste se prénomme Édouard. L'écrivain, c'était William. Parfois, le cinéma ne constitue pas le pire moyen pour découvrir la littérature. Après tout, François Truffaut n'aimait pas n'importe qui. Il ne lisait pas n'importe quoi. Ce clin d'œil à un Arméno-Américain a sans doute produit une génération de lecteurs jaloux. Soudain, grâce à un petit film policier en noir et blanc, une secte se créait. En France, William Saroyan a connu des hauts et des bas. Longtemps, ses livres ont été introuvables. Les *aficionados* se chuchotent son nom comme un mot de passe. Ils hésitent à prêter leurs précieux exemplaires recouverts de papier cristal dont les pages non massicotées ont jauni. Au début des années quatre-vingt, Folio et 10/18 rendirent un second souffle à Saroyan. Il y eut les nouvelles de *Rock Wagram*, des *Acrobates*, les épatants *Papa, tu es fou* et *Maman, je t'adore*, le roman *Une comédie humaine*. À la même époque, Flammarion se joignit à la fête en publiant un autre roman, *Les Aventures de Wesley Jackson*. Mais vous savez ce que c'est : tout cela est épuisé. Saroyan est retourné à sa bonne vieille clandestinité. Il faut avouer que les snobs que nous sommes se frottent les mains. Saroyan est notre propriété privée. Vous pouvez toujours aller fouiller dans les boîtes des bouquinistes, chercher sur Internet,

soudoyer les vendeurs du marché Georges-Brassens : zéro. Saroyan est désormais plus rare que le plus subtil béluga. Qu'est-ce qu'on apprend ? Libretto, après Buchet/Chastel, s'est mis en tête de rééditer *Une comédie humaine* et *Folie dans la famille*. Finie la tranquillité. Un tas de néophytes vont poser leurs grosses pattes sales sur ces volumes tout frais, tout neufs. Hélas ! on ne voit pas comment on arriverait à les décourager. Ah, la vie est mal faite !

William Saroyan est quelqu'un qui avait de la suite dans les idées. Il est mort là où il était né, à Fresno (Californie). 1908-1981 : la boucle était bouclée. On ignore quelle épitaphe est gravée sur sa tombe, mais juste avant de mourir, Saroyan avait adressé à l'Associated Press une sorte de message posthume : « Tout le monde doit mourir un jour, mais j'ai toujours cru qu'une exception serait faite pour moi. Alors quoi ? »

Alors voilà : William Saroyan a décidé très tôt qu'il serait écrivain. Il commence à dix-huit ans. À vingt, il vit (mal) de sa plume. À trois ans, il avait perdu son père qui en avait trente-sept. Cette absence, ainsi qu'un séjour en orphelinat, a dû compter pour lui. Les études ne le passionnaient pas. Souvent il séchait l'école pour vendre des journaux. Liberté, insolence et générosité, ce sont là des vertus dont il ne se départira jamais. Cela tient sans doute à ses origines arméniennes (« Nous autres, Barbares d'Asie Mineure »). Il est très content d'être américain ; il veut donc faire ce qui lui plaît. Ce qui lui plaît, répétons-le, c'est écrire. Pour cela, il est prêt à tout. Son curriculum vitae l'indique assez : il a été télégraphiste, employé de bureau, a travaillé dans les vignes. C'était le genre à envoyer une nouvelle par jour pendant un mois à *Story Magazine* jusqu'à ce qu'il soit publié – ce qui fut fait, le rédacteur en chef n'étant pas complètement aveugle. « J'écris parce qu'il n'y a rien de plus civilisé, rien de plus honorable à faire pour moi. » Voilà un garçon qui passait des heures à la bibliothèque « pour essayer de découvrir comment Flaubert

faisait ». Il y eut de la vache enragée, des soirs de découragement, des promenades solitaires dans un San Francisco devenu soudain étranger. Sur son bureau veillait la fidèle machine portative qui lui avait coûté soixante-cinq dollars. C'est là-dessus qu'il tapera *L'Audacieux Jeune Homme au trapèze volant* dont le titre est emprunté à une chanson en vogue. Le recueil lui vaudra en 1934 succès et renommée. Un son nouveau surgissait dans les lettres américaines, une voix décontractée qu'on n'avait entendue nulle part ailleurs. En 1939, on monte sa première pièce, *Mon cœur est dans les Highlands*, suivie de *The Time of Your Life* que Saroyan a écrite en six jours et pour laquelle il recevra le prix Pulitzer. Il décline celui-ci, car il a son caractère. De même qu'il essaya, lorsqu'il fut embauché à Hollywood par Louis B. Mayer, de racheter le scénario de *A Human Comedy*¹. Cela n'empêcha pas le film de Clarence Brown de décrocher un oscar. Quand il était invité à la Maison Blanche, Saroyan disait : Non, merci. Certains le traitaient de mauvais coucheur. Qu'il soit permis de voir dans ces manières sauvages quelque chose qui ressemble à de l'indépendance, peut-être à de la pureté.

Saroyan ne chômait pas. Les titres s'enchaînaient à une cadence prodigieuse. Nouvelles, romans, autobiographies, pièces de théâtre, ça y allait. Ses livres ne sentaient pas l'effort. Il écrivait comme cela lui chantait – et, miracle, cela chantait. Écoutez cette prose souple, limpide, musicale, qui donne envie de claquer des doigts, de taper du pied. Saroyan écrit avec des mots qui swingent. Sans lui, on n'aurait sans doute pas eu de Kerouac, de Bukowski. Il pratique la digression, se méfie du bon goût (« On ne peut pas demander à un Arménien d'être un Anglais »). Pas question de se relire, d'établir un plan. Les sujets sont partout. Il suffit de se baisser, de sortir dans la rue, de regarder autour de soi. Tout lui semble merveilleux. Tout

1. Titre français du film : *Et la vie continue*.

lui paraît extraordinaire. L'important, c'est d'être vivant. Les anecdotes se mêlent aux réflexions. La vie quotidienne regorge de milliers d'histoires. Il n'aura jamais le temps de les raconter toutes. « Je n'élabore pas une intrigue passionnelle. Je ne crée pas des caractères mémorables. Je n'ai pas un joli style. Je ne figole pas une belle atmosphère. [...] J'écris une lettre aux gens ordinaires, je leur dis dans un langage simple des choses qu'ils savent déjà. » Il parle de Dieu, des bookmakers, du soleil, des prostituées, des coiffeurs assyriens. Ça, il croyait en l'homme, à 200 %. Il utilise la première personne du singulier. Il y a chez lui de l'énergie et de la bravoure, de l'optimisme et de la vitalité. Sa marque de fabrique ? Le décousu main. Il n'y a que lui pour réussir à faire du Saroyan. On ne doit surtout pas essayer de l'imiter.

Il existe deux périodes dans la vie de Saroyan : l'avant et l'après-guerre. Avant : argent, reconnaissance, célébrité. Après : indifférence, alcoolisme et dettes de jeu. Son passage dans l'armée à Londres l'a profondément affecté. Son divorce d'avec Carol Marcus l'a laissé sur le flanc. Ses relations avec ses enfants sont pour le moins chaotiques. Il continue à produire avec une belle régularité, mais les critiques haussent les épaules – dans le meilleur des cas, en général, c'est plutôt le silence qui domine. Saroyan n'est plus à la mode, il a le sentiment d'être un *has been*. Drôle d'impression que de connaître le purgatoire de son vivant. En 1959, il est venu s'installer en Europe, dans l'espoir de fuir les impôts américains. Le producteur Darryl Zanuck avait ses bureaux à Paris. Saroyan travaille pour lui, entre autres à une pièce destinée à Juliette Gréco. Ses dollars étaient rapidement dilapidés aux tables de baccara de l'Aviation Club, sur les Champs-Élysées. Saroyan avait une technique bien à lui : il dépensait tout ce qu'il gagnait pour être obligé de se remettre à écrire. La méthode avait du bon. Il s'était acheté un appartement au cinquième étage sans ascenseur, au 74, rue Taitbout, dans le

PRÉFACE

IX^e arrondissement. Il n'a jamais appris le français. Il aimait le tennis, les cigarettes Bull Durham, les concertos de Mozart. Il refusait de répondre à la presse. Il inscrivait sur les feuillets l'heure à laquelle il commençait à écrire et celle à laquelle il finissait. Sacré bonhomme, tout de même, comme on le vérifiera dans les nouvelles de *Folie dans la famille*. Voici les Bashmanian. Ce sont des personnages remuants. « Devenir fou était une spécialité de la famille. » Nous voilà prévenus. Il y a l'oncle tailleur, Aram l'avocat. « J'aspirais à tout voir », dit le narrateur à un moment. Effectivement, il voit tout : un serpent dans un parc, un ver dans un noyau de pêche, les milk-shakes du *Drugstore*, un exemplaire de *La Sonate à Kreutzer*. On a aussi un déserteur, la recette du *tahn* (« Mettez deux tasses de yaourt dans un broc, ajoutez quatre ou cinq tasses d'eau fraîche, remuez et buvez »), des conseils pour choisir une épouse, une bagarre comme dans *L'Homme tranquille*. On y apprendra en prime ce que les pères ont à dire à leurs fils, et que les femmes vous quittent sur un coup de tête, à l'instant où vous vous y attendez le moins. « Je suis un seul homme et j'écris un seul livre, toujours le même. » Dans l'ensemble, Saroyan trouvait qu'il était un type formidable. Il n'est pas le seul. Ouvrez ce livre, vous verrez. Bienvenue au fan-club de William Saroyan !

ÉRIC NEUHOFF

En dépit du terrible ennui, et de la stupidité, et de la vacuité qui régnaient à Fresno, mon existence là-bas fut pleine de drames et de vifs enseignements. À courir les rues, à rôder en tous lieux dans la ville, à observer tous les spécimens humains présents, je trouvais largement de quoi m'occuper l'esprit et l'âme.

Ma vie errante commença en 1926, alors que je cumulais un nombre décent d'années, presque dix-huit, après une décennie qui vit la croissance rapide de la cité. J'étais parti pour de bon (presque pour de bon) à l'aube de mes dix-neuf ans. Par la suite, je revins de temps en temps en visite, mais brièvement, et toujours pour voir des lieux ou des gens différents, ainsi que pour vérifier certains faits ou certaines vérités.

San Francisco m'accueillit après Fresno, et ce fut véritablement un nouveau monde, préférable en tout point : situation, climat, culture et humanité. Pourtant, je quittai aussi San Francisco. J'aspirais à tout voir, du moins dans la mesure des possibilités de ma bourse, argent gagné au travail ou au jeu, ou acquis grâce à la culture consciencieuse de mes talents de plume – et du dur labeur de l'écriture.

WILLIAM SAROYAN,
Places Where I've Done Time

FOLIE DANS LA FAMILLE

Devenir fou était une spécialité de la famille. Avant d'être devenu fou un homme restait pour tous un enfant. Si cela ne lui arrivait pas de toute sa vie, il ne serait jamais considéré comme l'égal des autres. Seuls quelques-uns atteignirent leurs trente ans sans avoir connu la crise et, sur un siècle, seulement deux ou trois membres de la famille finirent leur chemin sans être frappés. Certains connurent des crises à répétition, ce qui leur valut la qualité d'homme sage, même un caractère sacré, comme s'ils avaient fait le pèlerinage à Jérusalem; en un sens, ils l'avaient fait.

Côté femmes, c'était différent, bien que la plupart d'entre elles aient aussi fait le voyage; mais grâce à l'aide des autres femmes de la famille, le périple restait caché. Les femmes frappées de folie affichaient une nette tendance à rejeter leurs enfants, leurs frères et sœurs, leurs parents, les parents de leurs parents, et elles-mêmes. Leur folie était légitime et raisonnable, ce qui rendait sans doute la dissimulation assez aisée. Les contraintes de conduite, qui allaient de soi aux yeux des hommes, pesaient si sévèrement sur elles que la folie rôdait quasiment en permanence autour d'elles.

Chez les hommes, la folie revêtait diverses formes traditionnelles, à savoir le reniement de Dieu, ou de Jésus et de la chrétienté, dans la mesure où rien que de mauvais n'était advenu du fait du Père, du Fils, du Saint-Esprit et de l'Église.

Un autre symptôme fréquent se révélait dans le rejet total de la race humaine, basé sur l'évidence ancestrale et toujours d'actualité que l'humanité était criminelle autant que méprisable. Mais, bizarrement, ce rejet s'arrêtait au seuil du fou lui-même qui, au cours de la crise, qu'elle soit brève ou prolongée, mettait en sa personne l'unique espoir de la race des hommes. Sa femme devenait une étrangère – la fille de quelque dingy – ; ses gosses, un tour que lui avait joué une génétique mesquine ; ses frères et sœurs, des simples d'esprit ; ses parents, des somnambules.

Une forme différente de folie résidait dans la conviction que tout était vain, corrompu, inutile et désespéré.

À Bitlis, mon père, Manak, était considéré comme sage et valeureux pour avoir effectué le voyage en folie avant ses douze ans, fait rarissime. L'année de sa crise, il mena sa vie et son labeur à peu près normalement, excepté que les gens l'évitaient car celui qui le regardait voyait bien qu'il était dans son monde et nullement disposé pour un brin de conversation. Son voyage achevé, il n'y eut pas d'homme plus sociable et agréable. Les plus vieux lui soumettaient des problèmes difficiles auxquels il répondait avec une justesse lumineuse. On faisait appel à son jugement en cas de querelle inextricable, et ses décisions se voyaient sur-le-champ admises par les deux parties.

Lorsque la tribu fit ses paquets pour l'Amérique, d'abord New York, ensuite la Californie, la folie familiale perdura mais sa forme se modifia. Ce qui était prévisible vu que l'Amérique était un monde totalement différent. La famille ne comptait pas encore l'un des siens reposant en cette terre. Tout le monde était là, debout sur ses pieds, à vendre ses pastèques ou à veiller sur sa rangée de vigne.

Nous étions à Fresno ; autant dire nulle part. Comment pouvions-nous réellement être quelque part tant que la mort n'avait pas attrapé l'un des nôtres et que nous ne l'avions pas enterré pour nous souvenir qu'il était là ?

Ce fut là la forme de folie qui saisit mon oncle Vorotan, le tailleur qui travaillait dans la boutique des Bloom Brothers sur Merced Street.

Chaque soir, de retour à la maison, il s'enquérât auprès de son épouse :

– Personne n'est encore mort, que nous dissipions cette effrayante solitude, cette marche sans but, cette vacuité et ce déracinement ?

Et chaque soir, chacun, dans toutes les branches de la famille, non seulement était encore vivant, mais croissait et embellissait.

Le mot passa de bouche à oreille, y compris chez les gosses, que Vorotan était devenu fou d'une nouvelle manière, insufflée par le Nouveau Monde. Il voulait que l'un de nous mourût et fût enterré afin que lui, et nous tous du même coup, puissions savoir que la tradition avait repris racine, que la culture suivrait inévitablement et qu'alors, conséquemment, il nous soit permis de croire que nous étions bien à Fresno, Californie, Amérique et, selon toutes probabilités, y resterions. Les gosses, qui sont censés s'effrayer de peu, chérissent davantage Vorotan pendant sa folie, même quand il regardait l'un d'eux...

– Ouvre la bouche, s'il te plaît – et, après examen : Tout est en ordre.

Mais certains hommes âgés se sentaient plutôt mal à l'aise en sa présence, et quelques-unes des femmes, surtout celles qui avaient épousé un membre de la famille, s'écriaient :

– Ne me regardez pas avec ces yeux. Je suis en parfaite santé, et enceinte !

Plus tard, la même confiait à son mari :

– Je crois vraiment qu'il va tuer quelqu'un ; alors il pourra aller aux funérailles et en finir avec sa folie, être de nouveau en paix avec lui-même.

Si quelqu'un tombait malade, même légèrement, l'entourage

immédiat était tenu de n'en souffler mot à Vorotan qui, en plusieurs occasions, était accouru au chevet du malade...

– Oui, je crois que tu es celui qui va nous sauver, affirmait-il. N'aie pas peur, ne t'accroche pas, les meilleurs des Bashmanian ont déjà regagné les cieus, et nous tous ne tarderons pas à les suivre.

Ce sur quoi l'alité s'exclamait :

– J'ai un simple rhume de cerveau. Je ne m'en vais nulle part, mais *toi*, si ! Hors de cette maison !

La folie de Vorotan continua, s'incrusta, car personne dans la famille ne décédait, quand bien même nous comptions onze octogénaires des deux sexes.

Or, un petit matin, le vieux Varujan, l'armurier, fut trouvé mort dans son lit, comme endormi. Enfin, les Bashmanian eurent leur premier mort dans le Nouveau Monde. Vorotan fut comblé par la bonne nouvelle, donna dix dollars pour les funérailles, prononça quelques mots sur la tombe, et se vit aussitôt guéri de sa folie.

– Maintenant, enfin, nous sommes ici, déclara-t-il. Nous pouvons respirer plus librement. Varujan, vieux par les années mais jeune par l'esprit, nous a tous sauvés, premier ferment de notre tradition dans le Nouveau Monde. Il repose à Ararat, où nous irons tous.

Ararat était le cimetière arménien, qui alors ne comptait que quelques sépultures, mais qui est à présent presque aussi peuplé que Fresno, et de gens plus intéressants, dont Vorotan.

AU FEU

L'un des quelques points communs à tous les Bashmanian se trouve être un amour immodéré pour le feu, ce qui n'est pas surprenant dans une famille au tempérament de feu : nous adorons le soleil, les rouges, les jaunes, les coquelicots et tournesols de Californie. Rien d'étonnant pourtant à ce que les Arméniens aient résisté aux Perses quand ceux-là vinrent exiger à la pointe de l'épée que nous épousions leur culte du feu. Pourquoi aurions-nous gâché une bonne chose en la rendant officielle ? Nous avions un Jésus des plus officiels, et c'était assez miraculeux.

Quand le feu prenait dans un immeuble à Fresno et que les pompiers déboulaient dans leur voiture rouge, nous étions déjà tous là, riant et nous réjouissant de la lumière, de la chaleur, de la couleur, du chant des flammes qui réduisaient le bois en cendres.

Le plus formidable incendie auquel il me fut donné d'assister était relativement insignifiant. Il ne fut extraordinaire que parce qu'il s'agissait de ma maison. En 1919, j'étais parti avec ma famille à Armona – à une quarantaine de miles au sud-ouest de Fresno et à trois miles de Hanford – où il y avait beaucoup de travail pour l'emballage des fruits frais, et où nous partagions une maison achetée pour sa famille par mon oncle Gunyaz Bashmanian après qu'il eut essuyé de sérieuses pertes dans trois entreprises consécutives. Sa petite

épicerie dans O Street à Fresno avait connu la banqueroute à cause des bas prix pratiqués par une plus grosse boutique qui s'était soudain installée à côté. Ensuite, un verger planté de pêchers et d'abricotiers donna successivement deux récoltes si chiches que l'arpent revint droit à la banque. Et pour finir, cet homme malchanceux acheta une joaillerie sur Mariposa Street à Fresno, près du magasin de vêtements de D. Yezdan. La bijouterie fut une nuit dévalisée par des voleurs qui ne furent jamais appréhendés.

– Des voleurs? s'exclama Gunyaz en apprenant le larcin. Pas la police?

Gunyaz mit tout ce qu'il lui restait d'économies dans l'achat d'une vieille demeure à Armona, de façon que sa femme, lui et leurs deux fils travaillent à l'emballage et peut-être épargnent à nouveau. Mais son épouse tomba malade, l'un de ses fils se cassa le bras, et Gunyaz lui-même se meurtrit si durement le dos que, même bardé d'un corset, il ne put guère plus que se tenir debout et marcher. Quand il fut presque à sec, débiteur de toutes les factures du médecin, Gunyaz rassembla tous ses papiers et les porta chez un avocat nommé Jivelikian en lui demandant de les étudier soigneusement.

– J'ai constaté que tout était en ordre dans vos affaires, déclara dès le lendemain l'homme de loi. Vous avez payé deux mille dollars comptant la maison et les meubles. Je connais bien cette maison pour avoir aidé l'ancien propriétaire à la vendre voilà trois ans. Le mobilier, les murs, le terrain valent au mieux mille dollars. Néanmoins, la police d'assurance contre l'incendie s'élève à six mille dollars. Elle est valable encore une semaine très exactement.

– La maison est vieille et pourrie, assura Gunyaz. J'ai bien peur que le feu ne prenne une nuit, quand nous serons tous endormis.

– C'est ce qu'il faut à tout prix éviter, renchérit l'homme du barreau.

– Je ne peux pas monter la garde toutes les nuits, fit Gunyaz. J’ai un mauvais dos et beaucoup de dettes.

– Mes honoraires sont de un dollar, conclut l’avocat.

Gunyaz donna un dollar en argent à Jivelikian et rentra chez lui. Par chance, tout le monde se trouvait dehors, à l’emballage ou chez le docteur, et Gunyaz Bashmanian était seul dans la demeure, la tête pleine de chagrin, de colère et de feu.

Ce soir-là, quand tous furent rentrés de l’emballage ou de chez le docteur, il dit à sa femme :

– Prépare une fête. Nous allons nous réjouir ensemble de notre bonne santé et de notre bonne fortune en ce monde, dans le jardin, sous le figuier.

La fête commença un peu après dix heures, et j’étais plus endormi qu’affamé. Qu’importait ; je me gardais suffisamment éveillé pour goûter à tout, après quoi je me mis à soupirer après mon lit, que je partageais avec mon frère Bakrot Bashmanian, surnommé Buck pour faire plus court.

– Non, tu dois manger, décréta Gunyaz. Tu as onze ans ; il n’est pas l’heure d’aller te coucher.

Lui rentra dans la maison par la porte de derrière et ressortit par-devant. Il revint lentement à la grande table dressée sous le figuier, en homme digne et pensif.

Bientôt une kyrielle de lueurs dansantes apparaissait derrière les fenêtres, mais nous étions si occupés à savourer les mets, les boissons, les conversations, que je décidai que la maison n’était pas en feu, que ces lumières n’étaient que le reflet multiplié des trois lampes au kérosène avec lesquelles nous nous éclairions. Cinq minutes après, néanmoins, il se fit une lumière plus violente, plus *crépitante* à l’intérieur de la maison ; je conclus cette fois que la demeure était en feu, et m’en réjouissais. Mais alors, à moitié endormi, n’excluant pas la possibilité qu’il pût s’agir d’un rêve, je ne bondis pas pour hurler « Au feu ! ».

Il fallut la chaleur croissante pour que je prenne le bras de Gunyaz et lui désigne la maison.

– Ouah, fit-il. Notre logis est en feu.

– J'appelle les pompiers ! s'écria mon frère.

Et de filer en courant, pieds nus.

– Fais vite, lui lança Gunyaz. Peut-être pourra-t-on sauver quelque chose.

Tout le monde se rua sur le devant du terrain, puis dans la rue, d'où nous assistâmes religieusement, en groupe resserré, au festin de la grande bouche de feu à l'appétit féroce – festin à l'issue duquel tout s'effondra. Le feu mourut. La lumière diminua, la chaleur s'apaisa, et le monde y gagna en philosophie.

Les voitures rouges arrivèrent, et les heureux pompiers aspergèrent d'eau le squelette fumant jusqu'à ne laisser, à la place de l'ancienne demeure, qu'un monceau de cendres noires détrempées. Un fumet de noirceur mourante succéda au parfum de vie brillante. J'avais envie d'aller me coucher. Pourtant nous restâmes tous debout bien après minuit, avant de trouver des couchages de fortune chez les uns ou les autres, des amis venus à Armona pour la récolte d'été.

– Comment l'incendie a-t-il pris ? s'enquit quelqu'un.

Et quelqu'un d'autre répondit :

– Par le four, après la préparation du repas.

Ce fut le plus beau, le plus intelligent, le plus ingénieux et le plus philosophique des feux que j'aie vus. Même si je fus particulièrement chagrin d'avoir perdu le lit que je partageais avec mon frère – tout s'en était allé en fumée.

SACRÉ MONDE, DIT LE CYCLISTE

Aller de par le monde à bicyclette ne suffit plus... S'il veut sa photo dans le journal, le casse-cou doit se lancer dans le tour de la Lune sur un manche à balai, un bras attaché dans le dos. Peut-être est-ce la raison pour laquelle je ne fus pas impressionné quand Amshavir Shamavoor apparut à ma porte à Paris et, une fois ses pinces à vélo ôtées de ses chevilles, resta planté devant moi, les yeux brillants d'excitation, sans souffler mot, attendant (je présume) que je saisisse bien de quoi il s'agissait; j'avais d'ailleurs saisi et cela ne me plaisait pas beaucoup.

C'était là un autre allumé de Fresno, pensai-je.

J'essayais de me souvenir de qui il pouvait bien s'agir quand il se décida enfin à parler.

– Dan, on est allés à Emerson ensemble. Amsho? Shamavoor? À un bloc et demi de chez toi à San Benito? La petite maison verte près de la voie ferrée? Devant la brasserie? Hé, Dan, me voilà, en route pour mon tour du monde à bicyclette, et te voilà toi: peintre mondialement connu, avec pignon sur rue chic dans Paris l'Unique, frayant avec les lords et les ducs et tout le gratin. Sacré monde. Amsho... tu me remets?

J'avais peur en effet de le connaître, de l'avoir connu, parmi les trois cents gosses de Fresno que j'avais fréquentés trente ans plus tôt. Et parce que je *l'avais* connu, je craignais fort

de devoir faire quelque chose alors que ce n'était franchement pas le moment. Mais j'eus beau essayer de l'inscrire quelque part dans le passé, je fus soulagé de ne pas y arriver. Il venait de Fresno, d'accord, je ne discutais pas cela, mais il restait pour moi un parfait étranger. Impossible de susciter même un vague souvenir de lui – nom, visage, poids, taille, voix, agitation, regard ou manières, tout ce qui faisait les rituels des gosses d'immigrants à Fresno : la comédie, l'assurance, la stupeur, la santé et une solide détermination à se montrer supérieur dans toutes les activités compétitives de l'Amérique. Il était de ma bande, d'accord, mais je ne le connaissais pas, et j'en étais heureux car ma femme venait à l'instant de me quitter.

À quatre heures, l'après-midi de ce magnifique jour d'août, elle avait annoncé avec une sorte de nervosité frénétique qu'elle avait enfin trouvé le grand amour et filait le rejoindre. Aurais-je l'amabilité de lui appeler un taxi ? Non, je n'appellerais pas de taxi ; par contre, j'aimerais bien savoir de quoi elle parlait. D'amour, et voilà tout... personnifié par Al Poufrique, un poète américain à la barbe noire, de Greenwich Village, avec lequel nous avons lié connaissance entre tables voisines aux *Deux Magots*, une quinzaine de jours plus tôt. Eh bien, si je refusais de me montrer civilisé, et d'appeler un taxi, elle descendrait dans la rue en héler un.

Nos deux fils et nos deux filles s'affairaient dans la maison, tout occupés à concocter une belle surprise pour leur mère, à l'occasion de son douzième anniversaire de mariage avec leur père – moi. Ils m'avaient mis dans le secret tandis qu'elle était sortie faire des courses. À présent, elle était revenue pour boucler une ridicule petite valise à carreaux, et j'aurais bien aimé éclaircir un détail... et les gosses ? Je voulais dire : et la surprise qu'ils lui avaient préparée ? Je savais qu'ils avaient acheté des pêches et des framboises, mélangé le tout dans un grand saladier, prévu la crème fraîche, car nous avions

pris tous ensemble ce dessert le soir où nous étions allés dîner chez *Maxim's*. Voilà ce qui me préoccupait, mais elle me répondit qu'elle ne pouvait pas décider tout de suite que faire des enfants. Elle pouvait aussi bien les envoyer balader, comme avait fait la femme qui avait épousé D. H. Lawrence. Pourquoi pas ? L'amour et l'amour seul importe, et n'oublie jamais cela, Dan – dit-elle sur un ton philosophique fervent, très oriental, à moins que ce ne soit la grande romance de l'Occident que l'amour-et-l'amour-seul..., tirée peut-être de ce vieil air populaire de 1910 : « Ah, le doux mystère de la vie ! » de ce bon vieux Victor Herbert ? Et puis, très sûre d'elle, elle ouvrit la grande porte, s'envola vers le couloir, me plantant là, bouche bée, ressassant Al Poufnique, Al Poufnique, mais qui diable est cet Al Poufnique ?

Nelly, onze ans, notre aînée – beaucoup d'affinités avec sa maman –, déboula dans mes jambes pour me faire admirer la nouvelle robe qu'elle s'appropriait à étrenner pour l'occasion.

– Maman est ressortie faire du shopping ?

– Eh bien, heu, oui, on peut le dire de cette façon.

– Elle sera rentrée à six heures pour le champagne avant le dîner ? Attends un peu de voir comme on va se régaler.

Ensuite Pat, dix ans, puis Della, neuf ans, et enfin Rufe, huit ans, vinrent devant la porte restée grande ouverte et y allèrent de leur commentaire sur la grosse surprise préparée pour leur mère, mais je ne retins pas leurs paroles (si tant est que je les entendis) car je venais de me rappeler qui était Al Poufnique.

Cela ne cadrait pas, c'est tout. Trois semaines à Paris avaient suffi à rendre la pauvre femme folle, simplement parce qu'elle avait trente-sept ans, quatre gosses, ou quoi ?

Les mômes allaient bien. Je n'avais pas à m'inquiéter pour eux. Ils étaient toujours si sympas ! Je n'en aurais pas eu quatre, je n'aurais pas laissé ma femme en avoir quatre, si

je n'avais toujours aimé les gosses, l'idée des gosses, leur incroyable et totale réalité, partout où l'on posait le pied, où l'on humait dans la maison les parfums frais et propres de leur intensité, de leur combat et de leur authenticité. Mais pour l'heure qu'étais-je censé faire? Leur dire la vérité, ou une parcelle décente de vérité, leur demander de s'asseoir, de ne plus bouger, et sauter dans un taxi, filer aux *Deux Magots*? Je n'avais aucune autre idée du lieu où la chercher; je l'imaginai mal allant là-bas avec sa petite valise, alors où était-elle?

– On rentre, tout le monde.

Je fermai la porte et nous regagnâmes tous le salon, mais au bout d'une minute ou deux, Nelly jugea utile d'aller superviser la situation en cuisine. La cuisinière nous avait quittés trois semaines auparavant parce qu'il faisait trop chaud à Paris et qu'elle devait, de toute façon, rendre visite à sa mère à Montpellier. Aussi avions-nous tous appris à nous servir du four. Au bout d'un moment, les autres suivirent Nelly à l'office où se concoctait la surprise, et je me mis à réfléchir à la situation. Je pris l'annuaire, y cherchai Al Poufrique... Poudroux, Pouey, Pougatch, pas Poufrique. Qui appeler?

J'étais assis sur la délicate chaise au dossier raide assortie au fragile bureau qui supportait le téléphone, l'annuaire ouvert devant moi, m'efforçant de penser, quand soudain je me rendis compte que j'avais chu dans une sorte de catalepsie, de stupeur ou de déception ou de je ne sais quoi et, pis encore, que j'étais assis là depuis un bon moment. Les voix lointaines des enfants dans la cuisine et dans le couloir s'étaient tues, et j'avais à présent le sentiment précis que ce silence n'était pas accidentel, qu'il avait partie liée avec la famille, la surprise, leur mère, moi-même. Et puis, sans lever les yeux, sans les voir debout sur le seuil à l'autre bout de la

grande pièce, je sus qu'ils étaient là et qu'ils s'y trouvaient depuis longtemps ; comment allais-je faire face maintenant ? Comment lever les yeux et les découvrir, comment m'en sortir et me retrouver vivant, et dire quelque chose de sensé ? Je n'avais pas encore pris de décision quand Pat se retrouva de l'autre côté du bureau.

– Qu'est-ce qui se passe, Pa ?

Je me levai très vite et vis les trois autres groupés à l'autre bout de la pièce.

– Rien. Rien du tout. Pourquoi ?

Nelly s'approcha, flanquée de Rufe et Della.

– Mais cela fait des heures que tu es assis là, Papa... Il est presque six heures et demie. Où est Maman, pour la surprise ?

À défaut d'autre chose, je répondis :

– Une surprise est une surprise ; elle ne sait donc pas qu'il se prépare une surprise, alors il est six heures et demie, et quoi ?

– Ouais, et quoi ? fit Rufe, le seul de toute la maisonnée qui avait en moi une foi à toute épreuve.

– Je suggère que nous attendions sept heures. Si, d'ici là, votre mère n'est pas rentrée, je propose que nous remettons la surprise à demain et qu'on sorte tous dîner dehors, et puis on ira au cirque.

Cela parut assez raisonnable aux gosses, et l'attente commença. La maison redevint silencieuse, chacun avait pris un livre, un magazine et tournait les pages, l'oreille tendue vers le bruit d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée. Les pages tournaient mais personne ne lisait vraiment ni ne regardait les images. Tout le monde attendait, rien d'autre, et soudain tout le monde fut debout, tendu vers quelque chose de suspendu, qui pouvait se révéler merveilleux aussi bien que terrible. J'étais moi-même sur mes pieds, un peu effrayé, parce que la sonnerie de la porte venait de se faire entendre

pendant quinze bonnes secondes. Qui encore ? Al Poufrique qui viendrait me dire : « J'aime Susan. Je veux qu'elle devienne ma femme » ? Serait-il seul, avec elle, ou quoi ?

– Quelqu'un qui veut nous vendre quelque chose, sans doute. Restez ici, les gosses.

J'allai dans le long couloir, assez lentement, je dois l'avouer, parce que j'avais peur. S'il s'agissait vraiment d'Al Poufrique, je craignais de ne pas le laisser dire bonjour ; je risquais de le jeter purement et simplement hors de l'immeuble, chose déplorable pour les enfants. Ils grandiraient ensuite en croyant que l'Amérique jette toutes les autres nations dans les escaliers, dans la rue.

J'ouvris la porte, et là se tenait Amshavir Shamavoor de Fresno. Tout en parlant, je savais que les gosses s'étaient approchés en cachette, qu'ils me regardaient, l'écoutaient, attendaient.

Je l'écoutais moi aussi, sachant qu'il attendait que j'éclate d'un rire heureux devant lui, que je redevienne un gosse de Fresno, que je lui présente ma femme et les bambins, comme il l'aurait fait, lui. Mais j'étais incapable de rire ; incapable de lui proposer d'entrer et de faire semblant de m'intéresser à son tour du monde à vélo. D'abord, je ne le connaissais pas. Ensuite, j'avais envie de filer de là avec les gosses, le plus rapidement possible, parce que après le dîner et le cirque ils seraient fatigués et iraient au lit, et si Susan n'était pas encore rentrée, je réfléchirais à une solution intelligente, le tout étant de la trouver.

L'intelligence consiste parfois à ne rien faire, surtout à ne rien tenter en pleine imbécillité émotive. Et j'étais si fâché contre Susan que je barbotais dans la pire émotivité. Comment pouvait-elle seulement penser à un autre homme ? Avait-elle été si malheureuse, toutes ces années ? Nos gosses ne signifiaient-ils donc rien pour elle ? Si elle revenait au milieu de la nuit, qu'aurais-je de mieux à faire que la réexpédier... d'Al

Poufrique à Hal Fopkin, à Sal Mineo, au garçon d'ascenseur d'à côté? Je ne savais pas quoi faire, mais certainement pas distraire un vieux gars de quarante-quatre ans en route pour le tour du monde à bicyclette.

– Amsho, finis-je par articuler. Je suis sûr que tu n'as pas de temps à perdre. Il faut que tu sautes sur ton vélo et que tu pédales plein est vers Damas, et je ne doute pas que la performance te rendra célèbre. Merci d'être passé, c'est toujours agréable de voir une bouille du vieux pays, et bonne chance, tous mes vœux surtout, salut.

Pour fermer la porte, je fus obligé de le pousser un peu sur le palier. Il était demeuré sans voix. Je devinai qu'il resta un bon moment derrière la porte close, incrédule. Les gosses s'approchèrent sur la pointe des pieds, je les regroupai, et retour par le couloir jusqu'au salon où ils commencèrent à parler tous à la fois, principalement pour m'accabler de reproches.

Nelly: Je ne crois pas avoir jamais vu dans ma vie quelqu'un se conduire de façon aussi grossière, Papa.

Pat: Ce pauvre type qui venait de ta ville natale. Il attendait que tu le fasses entrer et que tu l'invites à dîner.

Della: «Amsho, je suis sûr que tu n'as pas de temps à perdre.» Oh, Papa, comment *as-tu pu*? Il ne voulait peut-être qu'un verre d'eau ou...

Rufe: C'est où Damas?

– Pas très loin de là où son père est né. Pas loin de l'Assyrie, qui bien sûr ne s'appelle plus Assyrie. Il est assyrien, un Américain de la première génération. Je déduis cela de son nom, je ne l'ai jamais vu.

Pat: Il avait l'air d'être un vieux copain à toi.

Nelly (à la fenêtre): Il est dehors à regarder son vélo.

– Et alors? Vous voulez que j'aille le chercher, ou quoi? Cela vous regarde, mais je pensais que vous n'aimeriez pas qu'il soit là au dîner surprise et tout, quoi! Voilà un gars

dont je ne me souviens même pas. Je file et je le ramène, si vous y tenez.

Personne ne m'ordonna d'aller le chercher. Ils étaient tous alignés devant la grande fenêtre, les yeux baissés sur la rue ; je n'eus pas le cœur de les rejoindre. Bien sûr, j'avais été mal élevé, mais lui aussi. J'avais pensé un moment lui demander comment diable il savait où j'habitais puis je m'étais prudemment ravisé, histoire de ne pas prolonger ce tête-à-tête sur le seuil.

Nelly : Il attend ou il réfléchit. Il n'est pas remonté sur son vélo. Il reste là.

Rufe : Peut-être qu'il pleure.

Si lui ne sanglotait pas, moi presque. Personne, quelles que soient les circonstances, ne devrait manquer de courtoisie à ce point, encore moins avec un vélocipédiste parfaitement décent qui venait de mon pays.

Della : Il remet ses pinces à vélo.

Nelly : Eh bien, tu ne viens pas le voir enfourcher sa bicyclette et repartir ?

– Non, il vaut mieux pas.

Pat : Il a la tête d'un brave type.

– Un des plus braves types au monde, autrefois.

Pat : Quoi, autrefois ? Il est toujours le même, non ?

– Oui, oui... c'est moi qui ne suis plus le même.

Rufe : Il pédale vers Damas.

Ils le regardèrent tous s'éloigner puis se tournèrent vers moi et me dévisagèrent comme si j'étais l'être humain le plus rustre et le plus insensible que la terre ait porté.

– Je suis désolé, désolé, je vous l'ai dit, je suis désolé, que voulez-vous de plus ? Il est arrivé au mauvais moment, c'est tout. Allez, sautons dans un taxi pour aller au *Drugstore* : hamburgers et milk-shakes ; ensuite, on reprendra un taxi pour le cirque. Foutons le camp d'ici à la fin !

Pat : T'as dit un gros mot, Pa !

Le *Drugstore* était bourré, évidemment, comme je l'avais prévu, mais je savais aussi que c'était leur restaurant favori, que les hamburgers et les milk-shakes y étaient presque aussi bons que ceux qu'ils avaient adorés à New York. Après cinq ou six minutes d'attente, il y eut une table pour nous, une table de six en fait. Quand tout le monde fut bien installé, un homme avec un plateau, qui rôdait à la recherche d'une place, attira l'attention des gosses. Moi je ne regardais pas, plongé que j'étais dans le dernier numéro d'*Allô Paris* pour choisir entre les deux cirques ouverts en cette saison. Les mômes ne touchaient plus à leur hamburger ni à leur milk-shake ; ils regardaient, c'est tout, alors je finis par lever les yeux du petit magazine, et je vis l'incroyable.

C'était Al Poufrique. Soi-même. La barbe et tout.

D'accord, où était Susan ?

Elle n'était nulle part, bien qu'il parût que tous les Américains de Paris étaient venus ici ce soir.

Il s'approcha et prit la sixième place, les gosses se tassant un peu pour lui laisser poser son plateau, puis il attaqua son hamburger et but son verre de lait. Les mômes restaient silencieux, l'observaient.

– Ça avance, la poésie ?

Il posa son hamburger, posa son verre, sourit.

– Oh, hello. J'ai peur d'avoir encore une longue route à faire avant d'écrire les poèmes que je veux écrire.

– Quel genre ?

– Le mieux, comme votre peinture.

Les gosses regardaient, écoutaient et finirent leur dîner.

– Merci, mais n'êtes-vous pas un peu trop critique vis-à-vis de votre travail ?

– C'est ce que dit ma femme, mais je ne me voile pas la face : une poésie médiocre est une poésie nulle.

– Comment *se porte* votre femme ?

– Très bien. Un peu nerveuse, elle va être mère pour la première fois.

– Où est-elle ?

– À la maison. Si on peut appeler « maison » nos deux petites pièces, sans doute que oui.

Il rit et je compris qu'ils étaient sans un sou, et plutôt inquiets.

Je pris mon portefeuille et sortis deux billets de cent francs, ce qui faisait un peu plus de vingt dollars, et les posai à côté de son plateau.

– Si c'est un prêt, merci beaucoup. Je n'accepterai rien, sinon.

– Un prêt, et bonne chance.

– Dire que je vous ai rencontré ici ! Je n'y viens quasiment jamais. Je viens d'aller voir des gens de la pub à côté, pour un job, et je dois y retourner dans une demi-heure. Voilà comment je me suis retrouvé ici.

– J'en suis heureux. Je sais que vous allez être dingues de votre gosse, votre femme et vous, comme nous l'étions mon épouse et moi pour le premier. C'est Nelly, elle est là.

Nelly acquiesça. Ensuite, je lui présentai les trois autres, qui le saluèrent, et le poète rendit à chacun son bonjour, gentiment, en homme qui respecte les gosses et fera un bon père, sûr.

– Le plus bel événement de la vie, dit-il.

Une fois dans la rue, les mêmes voulurent savoir de quoi il retournait. Qui était-il, et pourquoi est-ce que je lui avais donné tant d'argent, surtout après m'être conduit si vilainement avec un gars de mon pays ? J'essayai d'expliquer mais ils ne furent pas entièrement satisfaits.

Bien, si Susan n'était pas partie avec Al Poufnique – et tout portait à croire qu'elle ne l'était pas –, qui avait-elle rejoint, où était-elle allée ? Que faire ? Valait-il mieux rentrer à la maison plutôt que d'aller au cirque ?

– Maison ou cirque ?

– Cirque, cirque ! brailla Rufe.

Mais les trois autres, les plus âgés, ceux qui nourrissaient depuis longtemps des soupçons à l'endroit des grandes personnes, restaient silencieux. Quelque chose leur interdisait de se réjouir à la perspective d'aller voir des clowns, des animaux sauvages et des acrobates.

– Maison, fit Nelly. Et le plus tôt sera le mieux.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, Papa, mais je pense qu'il faut rentrer le plus vite possible.

Un taxi ralentissait à notre hauteur.

– OK, on n'a qu'à prendre ce tacot.

La porte s'ouvrit, et Susan descendit de la voiture. (Où était passée la petite valise à carreaux ?)

Les gosses se répandirent en rires, exclamations, joie, colère, questions, mais tout ce que fit Susan fut de rester plantée là à regarder leur père – moi. Elle commença à sourire mais je ne comprenais rien à ce sourire. Le sourire de Mona Lisa n'était rien en comparaison. Celui de Susan rendait celui de la Joconde aussi simple et clair qu'un sourire de fille de ferme.

– Où pensais-tu aller, là ?

– J'avais dans l'idée que je vous trouverais tous au *Drugstore* si je me dépêchais, c'est ce que j'ai fait.

– Que s'est-il passé ?

– Je te dirai tout plus tard.

Nelly: *Tout* quoi ?

Susan: Douze années ensemble, dingues, impossibles, malheureuses... et pour quel résultat ?

– Quatre mômes ?

Nelly: Oh, c'est chouette de parler de nous comme de bétail.

– Et ce... ce je ne sais qui ? Il t'a laissée tomber ?

– Au contraire, c'est moi qui l'ai laissé tomber. Je le quitte à l'instant.

– Où étiez-vous ?

– Chez lui.

– Tu as fait tout ça pour quoi ?

– Pourquoi enverrais-je tout promener pour quelque chose de ridicule dans un film ridicule, ou que sais-je ? Je suis trop vieille. Il fait trop chaud. Pourquoi on retourne au *Drugstore* ?

– Je veux un paquet de cigarettes.

Chanceux comme je l'étais, et comme je l'avais espéré, Al Poufnique se trouvait juste devant moi au tabac. Susan le vit mais lui ne la vit pas. Elle me regarda mais je ne laissai rien percer de mes pensées, agissant comme si Al était un inconnu. Elle parut terrifiée à l'idée que le poète se retourne et la voie. Elle entoura de ses bras les quatre gosses, comme une femelle de quelque espèce animale protège ses petits face à une tempête ou un danger quelconque, et elle les emmena de l'autre côté, sans un mot. J'étais bien avancé. De quoi est capable une femme qui veut faire une surprise à un homme, ou se raccrocher à quelque chose, ou tenter de rendre la vie meilleure, différente ?

– D'accord, je ne l'ai pas vu, je n'ai vu personne, déclara-t-elle une fois dans la rue. J'étais chez Myra Haley pendant deux heures, mais *j'aurais* pu aller chez lui, *j'aurais* pu rejoindre n'importe qui que *j'aurais* choisi. Mais je suis trop vieille, et il fait trop chaud. Ne prenons pas de taxi, marchons jusqu'à la maison, lentement, parce que, une fois là-bas, je veux qu'on se fasse la surprise malgré tout. Joyeux anniversaire, et je suis contente de t'avoir fait peur.

– Oh, j'ai seulement cru que tu étais devenue folle.

Nelly : Je ne vous comprends pas, tous les deux.

Pat : Pa, qu'est-ce qui se passe ?

Della : Maman, je crois que je ne t'ai jamais vue aussi folle et belle qu'aujourd'hui. Tu es différente tout à coup.

Nous marchions doucement vers l'Arc de triomphe quand soudain les gosses s'arrêtèrent.

– Oh, regardez! s'exclama Nelly.

Je regardai et là, pédalant autour de l'Arc, arrivait Amshavir Shamavor sur son vélo, fendant la circulation sauvage, tel un petit oiseau coloré au milieu d'un troupeau d'oies.

Pat : Voyez-le qui file!

Della : Je n'oublierai jamais tes mauvaises manières, Papa.

Rufe : Au revoir, Amsho, au revoir!

Le cycliste aborda les Champs-Élysées tête baissée, jambes travaillant puissamment. Comme il approchait, je me dis que je ferais mieux de l'appeler, de l'arrêter et de lui demander de me pardonner, s'il te plaît, de venir maintenant dîner à la maison, je t'en prie, mais il allait si joliment son chemin, et tout était trop beau pour que je gâche cet instant pour une petite politesse de rattrapage. Et puis, il fut loin, dévalant droit vers la Concorde. Les gosses et leur mère se retournèrent pour le suivre des yeux, une fois de plus je ne pus les imiter. Je persistais à ne pas me souvenir de lui. Ce fut seulement lorsqu'il eut disparu parmi les automobiles que l'on se remit en marche.

– Qui était-ce?

– Un gosse de Fresno qui ne sait pas qu'il a quarante-quatre ans.

– Qu'est-ce qu'il fait?

– Le tour du monde en vélo.

– Et puis?

– Justement. Il est assyrien. *Ceux-là* ne vont pas en fusée sur la Lune ou ailleurs, ils n'iront nulle part avant un moment, si même ils y vont un jour.

Nelly : Je n'ai jamais rien vu de plus beau, je crois.

Della : Que Maman aujourd'hui?

Nelly : Que ce fou sur son vélo.

Pat : Pourquoi il veut faire le tour du monde?

Rufe : Il y arrivera, Papa? Il arrivera à Damas?

– Rufe, il vaut peut-être mieux que je te le dise tout de

suite, parce que, plus tard, je risque d'oublier. Il n'est pas *nécessaire* d'y arriver, à Damas ou ailleurs. Il suffit de *vouloir* y arriver. Et d'*essayer*. Ça suffit pour te porter tout au long de la route. Tu peux retenir ça ?

– Sûr, Papa. Je m'en souviendrai.

Nous marchions tous ensemble, vers notre surprenante maison, dans l'une des villes les plus surprenantes du monde, et vers les petites surprises quotidiennes de nos douze années de vie commune, dans le même bateau, si l'on peut dire, ou sur la même bicyclette, filant à travers la circulation poussive, vers un autre lieu, puis un autre encore, faisant tout le tour, pour finalement revenir à notre point de départ.

GASTON

Ils étaient en train de manger des pêches, comme prévu, après qu'elle eut fait sa sieste, et elle se trouvait assise en face de l'homme qui aurait été pour elle un parfait étranger s'il n'avait pas été son père. Ils étaient de nouveau ensemble (si tant est qu'elle se souvienne qu'ils se soient déjà auparavant trouvés ensemble) depuis presque cent ans maintenant, ou n'était-ce que depuis avant-hier? Enfin, ils étaient de nouveau ensemble, et lui était plutôt marrant. D'abord, il avait la plus grosse moustache qu'elle ait jamais vue, bien que cela ne lui apparût pas du tout comme une moustache; c'était beaucoup de poils rouges et bruns sous son nez et autour des coins de sa bouche. Ensuite, il portait un chandail rayé bleu et blanc à la place d'une chemise et d'une cravate, et pas de manteau. Ses bras étaient aussi couverts de poils, mais des poils plus fins et moins colorés que ceux de la moustache. Il avait un pantalon bleu, pas de chaussures ni de chaussettes. Il était pieds nus, et elle aussi, évidemment.

Il était chez lui. Elle était avec lui dans sa maison à Paris, du moins si on pouvait appeler cela une maison. Il était très vieux, surtout pour un homme jeune – trente-six ans, lui avait-il dit; elle, elle venait d'avoir six ans, et de se réveiller par un très chaud après-midi d'août.

Ce matin, au cours d'une petite balade dans les environs, elle avait vu des pêches dans un cageot à l'extérieur d'une

petite boutique et, comme elle s'arrêtait pour les regarder, il en avait acheté un kilo.

Les pêches étaient à présent disposées sur une grande assiette au milieu de la table à jouer devant laquelle ils étaient assis.

Il y en avait sept, mais l'une d'elles était abîmée. Elle *avait l'air* aussi bonne que les autres, presque de la taille d'une balle de tennis, d'un joli rouge qui virait à un vert lumineux, mais là où s'était trouvée accrochée la queue s'ouvrait maintenant un trou qui plongeait droit au cœur du noyau.

Il plaça le fruit le plus gros et le plus joli dans une soucoupe devant la petite fille, et prit la pêche abîmée dont il commença à enlever la peau. Quand il eut déshabillé une moitié, il la mangea. Aucun d'eux ne parlait ; ils étaient là, c'était tout, pas agités ni rien – sans rien à faire, point.

L'homme tint la pêche à moitié mangée entre ses doigts et regarda dans la cavité, à l'intérieur du noyau ouvert. La fillette l'imita.

Et là, deux antennes pointèrent hors du trou. Elles étaient attachées à une sorte de protubérance marron qui devait être une tête puisqu'elle suivit les antennes, et puis deux grosses pattes prirent fortement appui sur les parois de la cavité et hissèrent le reste de la chose hors du noyau. Cela s'arrêta un moment, histoire de jeter un œil.

L'homme observa l'habitant du noyau, la fillette en fit autant, évidemment.

La créature ne marqua qu'une pause d'une fraction de seconde avant de continuer à sortir et de descendre par la face croquée de la pêche.

La petite fille n'avait jamais vu cela – une chose brune avec une tête ronde, des antennes, et plein de grandes jambes. Et drôlement active, en plus. On l'aurait dit affairée. L'homme reposa le fruit sur l'assiette. La bête quitta la pêche pour la surface blanche. Le moment vint de réfléchir.

– C'est qui? demanda la fillette.

– Gaston.

– Il vit où?

– Il *vivait* dans ce noyau mais maintenant que la pêche a été récoltée, vendue, et que j'en ai mangé la moitié, on dirait bien qu'il n'a plus ni feu ni lieu.

– Tu ne vas pas l'écraser?

– Non, bien sûr que non. Pourquoi je l'écraserais?

– C'est un insecte. Il est *affreux*.

– Pas du tout. C'est Gaston, le grand boulevardier.

– Tout le monde hurle quand il trouve une bête dans une pomme; toi, tu ne hurles pas ni *rien*.

– Non. *Nous* aimerions que quelqu'un se mette à brailler chaque fois que nous sortons de chez nous?

– Pourquoi quelqu'un braillerait?

– Justement. Alors pourquoi crierions-nous sur Gaston?

– Il n'est pas pareil à nous.

– Pas exactement, mais il est pareil à beaucoup d'autres occupants de noyaux de pêche. Maintenant le pauvre n'a plus de maison, et il est là, tout joli, tout coquet, sans nulle part où aller.

– Joli?

– Gaston est le plus beau que j'aie vu de son espèce.

– Qu'est-ce qu'il dit?

– Là, il est un peu perturbé. Chez lui, il avait tout bien rangé. Son lit là, la porte ici, et tout à l'avenant.

– Montre-moi.

L'homme reprit la pêche, laissant Gaston tout seul sur l'assiette blanche. Il éplucha le reste du fruit et le croqua.

– Je ne connais personne qui ferait cela, dit la petite fille. Ils cracheraient.

– Je ne vois pas pourquoi. Cette pêche est délicieuse.

Il ouvrit le noyau et plaça les deux parties non loin de Gaston. La fillette étudia les moitiés séparées.

- C'est là-dedans qu'il vit ?
 - C'était son chez-lui. Maintenant le voilà lancé tout seul dans le monde. Regarde comme sa maisonnette était confortable. Il avait tout.
 - Et maintenant ?
 - Il n'a plus grand-chose, j'en ai peur.
 - Qu'est-ce qu'il va faire ?
 - Qu'est-ce que *nous* allons faire ?
 - On ne va pas l'écraser, c'est sûr.
 - Alors ?
 - On le remet dedans ?
 - Oh, *cette* maison-là est fichue.
 - Eh bien, il peut vivre dans la nôtre, non ?
 - Il n'y serait pas heureux.
 - Il ne peut pas *du tout* vivre chez nous ?
 - Je suppose qu'il pourrait *essayer*. Tu ne veux pas manger une pêche ?
 - Seulement s'il y a quelqu'un dans son noyau.
 - Regarde si tu en trouves une autre entrouverte, il y aurait de grandes chances que tu découvres quelqu'un à l'intérieur.
- La fillette examina toutes les pêches sur la grande assiette.
- Toutes fermées.
 - Manges-en une.
 - Non, j'en veux une comme la tienne, avec quelqu'un dans le noyau.
 - Pour ne rien te cacher, celle que j'ai mangée aurait été considérée comme un mauvais fruit, ceux qu'on préfère ne pas vendre dans les magasins. Celle-là a vraisemblablement été vendue par erreur. Alors, maintenant Gaston n'a plus de maison et nous, nous avons six pêches parfaites à manger.
 - Je ne veux pas de pêche parfaite. Je veux une pêche habitée.
 - Je vais voir si je t'en trouve une.

– Et moi, je fais quoi ?

– Tu m’accompagnes, à moins que tu ne préfères rester.
Je ne sors que cinq minutes.

– Si le téléphone sonne, qu’est-ce que je dis ?

– Je ne pense pas qu’il sonnera, sinon tu dis bonjour et tu demandes qui est à l’appareil.

– Si c’est ma mère, qu’est-ce que je dis ?

– Dis-lui que je suis allé chercher une mauvaise pêche.
Dis-lui tout ce que tu voudras.

– Si elle veut que je rentre, qu’est-ce que je dis ?

– Tu dis oui si tu as envie de rentrer.

– Tu voudrais que je m’en aille ?

– Bien sûr que non, mais l’important c’est ce que tu veux, toi.

– Pourquoi c’est important ?

– Parce que je veux que tu sois là où tu as envie d’être.

– Je veux être ici.

– Je reviens tout de suite.

Il mit des chaussettes, des chaussures, même une veste, et sortit. Elle regarda Gaston qui se demandait quoi faire. Il faisait le tour de l’assiette sans rien découvrir de satisfaisant, sans savoir où aller.

Le téléphone sonna et sa mère lui annonça qu’elle envoyait le chauffeur la chercher pour l’emmener à une petite fête en l’honneur de la fille de quelqu’un, qui avait six ans elle aussi, et puis demain, on reprenait l’avion pour New York.

– Passe-moi ton père, dit-elle.

– Il est allé chercher une pêche.

– Une pêche ?

– Une pêche habitée.

– Tu n’es pas avec ton père depuis deux jours et tu parles déjà comme lui.

– Mais il *existe* des pêches avec des gens dedans. Je le sais. J’en ai vu un qui sortait.

- Une *bête*?
 - Non, Gaston.
 - *Qui*?
 - Gaston le grand quelque chose.
 - Quelqu'un qui trouve une pêche avec une bête la jette, mais pas lui. Au lieu de cela, il raconte des tas de bêtises.
 - Pas des bêtises.
 - D'accord, d'accord. Ne te mets pas en colère contre moi à cause d'une horrible bête dans une pêche.
 - Gaston est juste là, avec son foyer brisé, et je ne suis pas en colère contre toi.
 - Tu vas bien t'amuser à la petite fête.
 - D'accord.
 - On s'amusera bien dans l'avion en rentrant à New York.
 - D'accord.
 - Tu es contente d'avoir vu ton père?
 - Bien sûr que oui.
 - Est-il drôle?
 - Oui.
 - Et fou, aussi?
 - Oui. Je veux dire : non. Seulement, il ne crie pas quand il voit une bête sortir d'un noyau, ou des choses comme ça. Il la regarde sans lui faire mal. Mais... est-ce que ce n'est *vraiment* qu'une sale bête, dis?
 - Rien d'autre.
 - Et il *faut* l'écraser?
 - Exactement. J'ai tellement hâte de te voir, ma chérie. Ces deux jours sans toi m'ont paru deux années. À bientôt.
- La fillette regarda Gaston sur l'assiette, et ne l'aima plus du tout. Il était franchement *affreux*, comme elle l'avait jugé au début. Il n'avait plus de maison, et il tournait en rond, et il était idiot, et ridicule, et il ne faisait rien de bien, et il ne servait à rien, et tout et tout. Elle pleura un peu, mais à

l'intérieur seulement, car il y avait longtemps qu'elle avait décidé qu'elle n'aimait pas pleurer, parce que si on commençait, il y avait tant de choses sur lesquelles il fallait pleurer qu'on risquait de ne pas s'arrêter, et elle n'aimait pas cela du tout. Les deux moitiés du noyau ouvert étaient idiotes, aussi. Vilaines. Même pas propres.

L'homme acheta un kilo de pêches mais n'en trouva pas une seule gâtée parmi elles, alors il acheta un autre kilo dans un autre magasin, et cette fois il eut davantage de chance : *deux* des fruits étaient abîmés. Il regagna vite son appartement.

Sa fille était dans sa chambre, vêtue de sa plus jolie robe.

– Ma mère a téléphoné, fit-elle. Elle envoie le chauffeur me chercher ; encore un anniversaire.

– Encore ?

– Il y en a *tout le temps*, à New York.

– Le chauffeur te ramène ici ensuite ?

– Non. On prend l'avion demain.

– Oh...

– J'ai bien aimé venir chez toi.

– J'ai bien aimé t'avoir ici.

– Pourquoi tu vis là ?

– C'est ma maison.

– C'est mignon, mais drôlement différent de la nôtre.

– Oui, sans doute.

– Cela ressemble un peu à la maison de Gaston.

– Où est-il, Gaston ?

– Je l'ai écrasé.

– Ah ? Pourquoi ?

– Tout le monde écrase les insectes et les vers.

– Ah... je t'ai trouvé une pêche.

– Je n'ai plus envie de pêche.

– D'accord.

Il l'aida à achever de s'habiller et il était en train de rassembler ses affaires quand le chauffeur arriva. Il descendit les

quelques marches avec sa fille et le chauffeur ; dans la rue, il s'apprêtait à étreindre la fillette mais il se ravisa. Au lieu de cela, ils se serrèrent la main, comme des étrangers.

Il regarda la grosse voiture s'éloigner, et puis il gagna le coin de la rue où il prenait son café tous les matins. Il se sentait un peu comme Gaston sur son assiette blanche.